

La drave et les camps de bûcherons

Type d'élément : Thématique historique du patrimoine

Admissible au RCPQ : non

Synthèse historique

L'industrie forestière, d'une importance capitale dans l'économie des Hautes-Laurentides, peut se diviser en trois grandes périodes : la période du bois équarri, celle du bois de sciage ou bois d'œuvre, et enfin celle du bois de pulpe.

La coupe du bois : première période

Sur la rivière du Lièvre, les premiers droits de coupe sont concédés durant les années 1820 aux entrepreneurs forestiers Baxter Bowman et Lévis Bigelow, de Buckingham. À l'époque, les forêts de la région sont riches en grands pins blancs et rouges, recherchés sur le marché britannique pour la construction de navires. Comme on ne coupe que les plus grands et les plus beaux spécimens, les chantiers se développent rapidement jusqu'aux sources de la Lièvre. Le bois est équarri sur place, puis acheminé par flottage jusqu'aux scieries de Buckingham ou jusqu'au port de Québec, via les rivières Outaouais, des Prairies et le fleuve Saint-Laurent, où il est ensuite expédié outre-mer.

À partir de 1901, le monopole de la coupe du bois sur la Lièvre est détenu par la compagnie James MacLaren. Cette dernière exploite pendant près d'un siècle la ressource forestière de la région tout en ayant ses infrastructures de transformation (scieries, pulperie, usine de papier journal, etc.) en Outaouais. Sur la rivière Rouge, une situation similaire s'observe : la compagnie Hamilton Brothers possède les droits de coupe sur ce territoire durant la deuxième moitié du XIX^e siècle tout en ayant ses scieries à Hawkesbury, en Ontario. Malgré l'absence d'infrastructures permanentes dans les Hautes-Laurentides, l'industrie de la coupe du bois est à l'origine d'une économie agro-forestière qui favorise l'essor de la colonisation et le peuplement de la région. En effet, les compagnies forestières achètent les denrées produites par les fermes locales et emploient la majorité des hommes de la région dans leurs chantiers de coupe durant l'hiver.

La période du bois de sciage et le métier de bûcheron

À partir de 1850, l'industrie forestière se tourne principalement vers le bois de sciage qui est transporté à Montréal, à New-York et à Boston, où l'urbanisation croissante crée une demande pour le bois de construction. Les essences de bois coupées sont maintenant plus diversifiées; elles voyagent encore par flottage, mais aussi par train. Les moulins à scie se multiplient également un peu partout sur le territoire, constituant un autre apport économique d'envergure.

Le métier de bûcheron est un emploi saisonnier qui nécessite beaucoup d'endurance et une excellente forme physique. Plusieurs bûcherons sont d'ailleurs embauchés dès l'adolescence. Les premiers départs s'organisent autour de la fin septembre; les hommes doivent se rendre au cœur de la forêt en empruntant les rivières, les chemins de portage et les chemins de chantier. Une fois sur place, il faut d'abord construire le camp en bois rond qui logera une trentaine d'hommes. Un camp de bûcheron typique des premiers temps de l'industrie forestière est constitué de billots non équarris et assemblés en carré à l'aide d'entailles pratiquées aux extrémités, puis recouvert d'une toiture en auges de cèdre. Les interstices entre les billots sont calfeutrés avec de la mousse. À l'intérieur, des rangées de lits

superposés occupent les murs; les bûcherons y dorment sur des paillasses remplies de branches de sapin. Un poêle constitué d'un baril métallique monté sur quatre pattes de fer, appelé truie, réchauffe le camp et sert à faire la cuisine. Les bûcherons accrochent chaque soir leurs chaussons et leurs mitaines trempés près de cette source de chaleur. Avec le temps, cette architecture rudimentaire évolue quelque peu; on en vient à séparer le dortoir et le réfectoire dans deux bâtiments distincts. Le chantier comprend aussi des entrepôts et une écurie logeant les chevaux de trait utilisés pour transporter les billots. Les bâtiments sont érigés sur un plateau pour éviter les inconvénients dus à la fonte de la neige au printemps. De même, ils sont situés près d'une source d'eau potable et à peu près au milieu du secteur à couper, pour que les hommes n'aient pas plus de 3 ou 4 milles à marcher pour aller travailler ou en revenir.

Les conditions de vie au chantier sont pénibles, et les conditions d'hygiène, quasi absentes. En raison de la promiscuité et du manque d'hygiène, les couchettes et les hommes sont infestés de poux et de punaises. La nourriture préparée par le « cook » est peu variée, du moins dans les premiers temps : lard, « beans », pain, soupe au pois, et du thé très fort comme seul breuvage. Debout à cinq heures, les bûcherons travaillent jusqu'à la brunante, c'est-à-dire plus de dix heures d'affilée, en plus de marcher longtemps pour se rendre jusqu'au territoire de coupe puis revenir au camp. Les hommes bûchent six jours par semaine, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il gèle. Généralement, ils travaillent en équipe de trois : deux bûcherons qui coupent les billots à l'aide de haches et de godendards, et un charretier qui empile les billots sur le traîneau et conduit le tout jusqu'à la jetée située en bordure d'un lac ou d'une rivière. Les charretiers doivent également entretenir les chemins secondaires et le chemin principal en coupant les branches, en foulant la neige, en glaçant le chemin ou en y jetant du sable pour freiner le traîneau dans les côtes. Tout le travail est supervisé par le contremaître ou « foreman », qui dispose de toute l'autorité et qui est parfois d'une dureté extrême avec ses hommes. Le salaire quotidien d'un bûcheron est d'environ 1 \$ en 1923; après la Crise de 1929, ce salaire chute presque de moitié. Le travail au chantier dure entre cinq et sept mois. Il se termine avec le dégel printanier, puis, après environ un mois et demi de pause, une autre étape commence : l'acheminement des billots vers les scieries du sud par le flottage, ou drave (de l'anglais « drive »). Certains hommes sont engagés pour toutes les opérations, d'autres travaillent seulement pour quelques mois au plus fort de l'hiver, et enfin d'autres font uniquement la drave. Beaucoup habitent la région, mais des travailleurs provenant d'autres régions du Québec viennent aussi travailler dans les chantiers des Hautes-Laurentides.

Le bois de pulpe, la « pitoune » et le métier de draveur

À partir de 1880, le bois de pulpe suscite l'intérêt des compagnies forestières; la demande en papier, et surtout en papier journal, devient très importante au XX^e siècle. La « pitoune », bois à pulpe provenant de résineux et coupé en billes de quatre pieds, est alors privilégiée, même si on continue parallèlement à couper et flotter du bois du sciage. Après la Deuxième Guerre mondiale, les conditions de vie dans les chantiers s'améliorent considérablement et les métiers de la forêt se professionnalisent. L'arrivée de la scie mécanique, des « snow mobiles » et motoneiges, l'amélioration du réseau des chemins forestiers et la syndicalisation à partir des années 1940 sont notamment des facteurs qui bouleversent le métier. Les camps de bûcherons, maintenant bâtis en contreplaqué et comprenant des lits en métal, sont plus hygiéniques et plus confortables. La nourriture y est également plus diversifiée et abondante.

Le transport du bois par flottage est une technique très ancienne en elle-même, mais au Québec, la drave connaît son apogée dans les premières décennies du XX^e siècle. Les centaines de billots accumulés durant l'hiver à la décharge d'un lac sont d'abord flottés sur des ruisseaux dont le débit est gonflé à l'aide de digues; le bois emprunte ensuite une ou plusieurs rivières, ainsi qu'une succession de lacs, pour arriver à la grande rivière Outaouais et aux usines que possèdent les barons du bois. Pour le flottage sur l'Outaouais et le Saint-Laurent, l'assemblage des billots en immenses radeaux ou « cages » est la méthode la plus courante, surtout au XIX^e siècle. Les hommes engagés pour conduire

ces trains de bois sont d'ailleurs surnommés « cageux ». Sur le réseau de ruisseaux et de rivières, les compagnies forestières engagent des draveurs (« drivers »). La principale tâche de ces derniers est de défaire les embâcles qui se forment très souvent en raison des méandres et des remous. Pour ce faire, les draveurs utilisent une gaffe, longue perche de bois terminée par un crochet de métal. Lorsque l'embâcle est trop important, il faut y insérer des bâtons de dynamite. Le draveur désigné pour cette tâche très dangereuse dispose ensuite d'une minute et demie pour revenir sur le rivage en courant et en sautillant sur les billots. Les bottes cloutées portées par les draveurs les empêchent de glisser, mais ils doivent tout de même posséder une étonnante agilité pour demeurer en équilibre sur ces trains flottants. Plusieurs draveurs ne savent pas nager; les accidents sont fréquents, et certains y perdent même la vie. Ce métier héroïque a d'ailleurs inspiré poètes, écrivains, chansonniers et cinéastes québécois.

La drave nécessite l'aménagement de certaines structures, comme des glissoires construites près des chutes ou des rapides trop importants pour éviter que les billots ne soient endommagés. Pour regrouper les billots ensemble et éviter d'en perdre, on construit aussi des estacades, ou « booms », en reliant à l'aide de chaînes des pièces de bois. Sur les lacs, où on ne peut compter sur la force du courant pour faire avancer le bois, l'usage d'un bateau est nécessaire pour tirer sur les billots amassés en rond. Enfin, des campements temporaires sont installés à des endroits stratégiques sur les berges de la rivière. C'est dans ces campements que dorment et mangent les draveurs. Les cuisiniers y préparent des mets abondants et savoureux pour donner de l'énergie à ces travailleurs qui en ont grandement besoin; certains admettent même mieux manger au camp qu'à la maison. Le travail se poursuit jusqu'à l'été, l'étape finale étant la « glaine », tâche pénible consistant à glaner ou hâler les billots enlisés dans les anses ou sur les berges près du moulin ou de l'usine.

La pratique de la drave décline fortement dans la deuxième moitié du XX^e siècle en raison du transport des billots par camion, jugé plus efficace. Sur la rivière Kiamika, la drave cesse en 1962, sur la Rouge, on la pratique jusque dans les années 1970, et sur la Lièvre jusqu'en 1993. L'interdiction définitive de pratiquer la drave sur les cours d'eau du Québec est officiellement décrétée en 1996. Le développement de l'industrie touristique et les pressions citoyennes pour se réapproprier les cours d'eau sont des facteurs déterminants ayant entraîné cette interdiction, mais aussi la grande pollution occasionnée par le flottage du bois. En effet, les résidus d'écorce libèrent d'importantes quantités de mercure qui acidifient l'eau et ont de grandes répercussions sur l'environnement aquatique. Le flottage du bois est dorénavant un chapitre clos de l'industrie forestière, mais son souvenir est encore bien présent dans les Hautes-Laurentides.

Exemples significatifs sur le territoire

Le territoire de la MRC Antoine-Labelle porte les traces de l'exploitation forestière telle qu'elle était pratiquée auparavant. Des barrages et des structures aménagées pour la drave subsistent, ainsi que d'anciens chemins forestiers, des vestiges de chantiers, de camps, etc. Ces lieux sont souvent éloignés et donc peu fréquentés; cependant, quelques exemples plus accessibles méritent mention.

En 1952, la compagnie MacLaren a construit un imposant barrage ainsi que des digues sur la rivière Kiamika. Emmagasinant l'eau de la rivière et les précipitations, cet ouvrage a créé un véritable réservoir afin d'assurer un débit d'eau constant pendant la drave et pour contrôler les crues des rivières du Lièvre et des Outaouais. Les habitants du secteur étaient bien impressionnés lors de la construction de cette vaste structure; elle représentait leur petite « Baie James ». Aujourd'hui, le réservoir, dont le périmètre riverain est d'environ 90 km, est devenu le **Parc régional du réservoir Kiamika**. Le parc est un haut lieu de plein-air et de pêche, tandis que le barrage et les digues sont maintenant gérés par le Centre d'expertise hydrique du Québec. À l'intérieur du parc, sur les lieux de la pourvoirie Cécaurel, se trouve le **Centre d'interprétation de la drave**. Inauguré en 2014, ce lieu d'exposition est aménagé dans un ancien camp de garde-feu érigé dans les années 1940. On y trouve une série de panneaux d'interprétation ainsi que des artefacts et des documents audiovisuels relatant l'histoire de la drave sur la rivière Kiamika des années 1860 à 1962.

Aménagé en 1972 par la municipalité de Lac-du-Cerf, le **sentier écologique « Le Petit Castor »** se situe à l'emplacement d'un chantier de bûcherons érigé en 1915. L'office du chantier se trouvait là où est actuellement situé le poste d'accueil, tandis que le sentier pédestre qui suit le ruisseau est le même qui était utilisé par les travailleurs et leurs chevaux. On trouve également sur le site le chalet Boismenu, un bâtiment en bois rond érigé en 1921 par les premiers colons de la municipalité et relocalisé en 1989 sur le sentier écologique. L'architecture de ce chalet est d'ailleurs similaire aux anciens camps de bûcherons.

Également à Lac-du-Cerf se trouvent les vestiges d'une **ancienne glissoire à billots** construite à la décharge du Petit Lac du Cerf. Cette glissoire a la particularité, très rare au Québec, d'être construite sur une rivière souterraine. En effet, le lac s'engouffre dans une série de grottes à cet endroit où l'on pratiquait la drave. Les frères John et Frank Ross, propriétaires de ces concessions entre 1873 et 1901, ont fait construire cette auge en bois de 600 pieds de longs par 6 pieds de large afin d'acheminer les billots vers la Lièvre. La glissoire a cessé d'être en opération vers 1930. Une équipe de spéléologues ayant passé plusieurs jours sur le terrain, il y a quelques années, confirme que des vestiges de la structure se trouvent encore dans les grottes.

Outre les traces visibles sur le territoire, les documents d'archives et les photographies, le **film documentaire *La Drave*** réalisé en 1956 par Raymond Garceau et produit par l'Office National du Film constitue un témoin incontournable de l'époque de la drave dans la région. Narré par Félix Leclerc, ce court métrage a été filmé au lac Brûlé et sur la rivière Kiamika. On y voit des draveurs à l'œuvre, des travailleurs de Notre-Dame-du-Laus et de Chute-Saint-Philippe pour la plupart. On peut visionner ce film sur le site internet de l'ONF ainsi qu'au Centre d'interprétation de la drave.

Références

- Collectif Les Précambriens. *Où sont passés les draveurs?* Circuit interactif Balado-Découverte [en ligne] : <http://baladodecouverte.com/circuits/505/ou-sont-passes-les-draveurs>
- Collectif Les Précambriens. Textes des panneaux d'interprétation du Centre d'interprétation de la drave du bassin hydrographique de la rivière Kiamika. 2014.
- Comité des fêtes du centenaire de Kiamika. *Kiamika comme une rivière...* Kiamika, 1998, 700 p.
- COURSOL, Luc. *Lac-du-Cerf. La Mémoire du temps*. Lac-du-Cerf, paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, 1992, 306 p.
- COURSOL, Luc. *Histoire de Mont-Laurier*. Mont-Laurier, L'Artographe, 1985.
- COURSOL, Luc. *Si Des Ruisseaux m'était conté...* Mont-Laurier, Imprimerie L'Artographie, 1996, 370 p.
- DESCHATELETS, Gilles. « La drave. Le flottage du bois sur la Lièvre », dans *La Laurentie*, bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, vol.1 no.4 (mars 2009), p.8-15
- DUFFY, Shirley. « Chronique Patrimoine : le chalet Boismenu de Lac-du-Cerf », dans *La Laurentie*, Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, no.12 (hiver 2012), p.19
- GARCEAU, Raymond. *La Drave*. Court métrage réalisé en 1956 et produit par l'Office national du Film. [en ligne] : <https://www.onf.ca/film/drave/>
- LAGRANGE, Richard. *Le Nord, mon père, voilà notre avenir... : une histoire de L'Annonciation et de Canton Marchand*. L'Annonciation, 1986, 324 p.
- Parc régional Kiamika. <http://www.reservoirkiamika.org/> (consulté en octobre 2016)
- S.a. *La rivière du Lièvre : élément de notre patrimoine national. La Haute-Lièvre et le réseau des aires protégées*. Zec Normandie. Mars 2003, 59 p.

Iconographie



1. Bûcherons au travail, près de Rivière-Rouge.
Source: Circuit interactif *Où sont passés les draveurs?*



2. Camp de bûcherons. Source: LAGRANGE, Richard. *Le Nord, mon père...*p.188



3. Scène de drave à Val-Barrette. Source : Photographie tirée du film *La Drave* de Raymond Garceau et présentée sur le circuit interactif *Où sont passés les draveurs?*



4. Le draveur Maurice Ladouceur debout sur une estacade (*boom*), sur la rivière Kiamika.
Source : le circuit interactif *Où sont passés les draveurs?*



5. Explosion de dynamite sur un embâcle.
Source : Photographie tirée du film *La Drave* de Raymond Garceau et présentée sur le circuit interactif *Où sont passés les draveurs?*